

L'inconnue de la cave

Cécile Chardin

L'inconnue de la cave

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12554-1

Pour Gaby, que ce petit polar amusera peut-être.

Lundi 14 octobre 2019

Le portable de Pierre se met à sonner au milieu de la messe d'enterrement. Une jolie reprise d'un chant baroque, qui ne détonne pas dans l'église. Mais ce n'est pas le moment. Des regards agacés se tournent vers lui. Il aurait dû penser à mettre son téléphone en vibreur. Discrètement (du moins il l'espère), il tire l'engin à moitié de sa poche pour voir qui l'appelle. Rien d'important. Il rappellera plus tard, si le réseau s'est amélioré depuis sa dernière visite à ce village, il y a presque vingt ans déjà, au tournant du siècle. Pierre se perd dans ses souvenirs, délaissant complètement le discours de l'officiant. Ce n'est même pas un curé. Tout se perd, décidément.

Pourtant, l'église est noire de monde, c'est l'adieu à l'une des figures emblématiques du village. Pierre a pris place juste derrière la famille, parce qu'il était avec son ami Gérard, fils de la défunte. Mais maintenant il est coincé jusqu'à la fin de la cérémonie. Il envierait presque ceux qui n'ont pas pu rentrer et se tassent debout à l'entrée, ou plus loin, en équilibre sur les marches. Eux au moins peuvent s'éclipser pour aller boire un coup... au jeu de boules, s'ils connaissent le lieu. Le café est fermé.

La cérémonie se termine cependant, et la longue procession des amis et connaissances commence. Chacun passe devant le cercueil, certains faisant un signe de croix, d'autres secouant le goupillon d'eau bénite. D'autres encore se contentent de poser la main sur le cercueil, ou passent en silence, perdus dans leurs pensées et leurs souvenirs, comme le fait Pierre. La file avance doucement. C'est lent et solennel. L'église sent l'humidité, l'encens, et la cire chaude.

Les membres de la famille attendent patiemment pendant que chacun passe, s'arrêtant pour une embrassade, ou marchant simplement avec un sourire timide et un petit signe de tête.

Pierre attend Gérard sur la place de l'église, et regarde l'enseigne du café décrépît. C'est que la bâtisse a vieilli depuis son séjour ici. À cette époque, c'était un petit hôtel, en plus d'un restaurant réputé et un bar-tabac-journaux-potins du village. Les deux (déjà âgés) propriétaires de l'époque n'ont jamais ni voulu vendre, ni faire de travaux. Ils se sont éteints l'un après l'autre. D'abord lui, qui avait tenu les fourneaux pendant près de cinquante ans ; puis sa femme, mère de Gérard. Pierre n'avait alors pas pu se rendre à l'enterrement de monsieur Roussin, il travaillait en Nouvelle Calédonie à cette époque. Et maintenant, c'était le tour de madame Roussin, qui avait plus de quatre-vingt-dix ans.

Des petits groupes se sont formés au hasard sur la place. On se retrouve pour échanger des souvenirs, on s'inquiète de la santé d'un tel, on fait le compte de tous ceux qui sont partis cette année. Et surtout, on pèse les chances que le café reste ouvert. Il y a bien longtemps que les chambres d'hôtel sont fermées. Le restaurant a tenu longtemps, avec monsieur Roussin à la barre dans sa cuisine, où il est resté jusqu'à ce qu'il ne tienne plus debout. Il était mort peu de temps après avoir jeté l'éponge, on disait au village que son restaurant l'avait tenu en vie... Leur belle-fille, qui y était serveuse depuis des décennies, avait fermé le restaurant mais gardé le bar, le débit de tabac et de journaux. Pourvu que ces derniers services ne ferment pas à leur tour ! C'est tout le cœur du village qui s'arrêterait. Mais le bâtiment est tellement vieux et mal entretenu, comment Nathalie arriverait-elle à maintenir ce petit commerce ?

La famille est sortie, le cercueil mis en place dans le fourgon mortuaire qui démarre lentement. Gérard a rejoint Pierre, et tous deux, côte à côte, silencieusement, prennent place dans le cortège qui va, à pied, suivre le fourgon jusqu'au cimetière. Certaines voitures

démarrent, emportant des personnes trop âgées pour parcourir le petit kilomètre qui sépare l'église du lieu d'inhumation. Et seule la famille, accompagnée de quelques amis proches, va se rendre jusque-là. Les petits groupes amassés sur la place restent un moment, puis se défont, il y a le pain à prendre et le repas de midi à préparer.

Le défilé longe la petite rue qui descend vers le Carrefour, bien connu des habitués du bar : c'est là que les gendarmes surprenaient parfois les clients un peu trop imbibés, et qui trouvaient malin de prendre par là pour éviter la Grand-Rue... où stationnait habituellement la maréchaussée. Il fallait prendre la bonne décision en sortant du café !

Le groupe ne reste pas longtemps silencieux. Une fois l'église et son vieux clocher laissé derrière, les conversations commencent en sourdine, puis deviennent plus sonores. On entend même parfois un éclat de rire, vite réprimé... Il y avait bien longtemps que les deux copains ne s'étaient pas vus. Bien sûr, ils échangent sur les réseaux sociaux, ils se tiennent au courant du boulot, des vacances, des anecdotes de leur vie. Mais, même s'ils habitent tous les deux la région parisienne, ils se voient rarement. La circulation est toujours tellement compliquée ! Il leur faut presque autant de temps pour aller chez l'un ou chez l'autre que pour venir ici, le village dont Gérard est originaire.

Car il est né ici, Gérard, un vrai gars d'Anjou, doux et rêveur. En apparence. Les gens d'ici sont d'un abord un peu froid, et il faut du temps pour qu'ils vous accordent leur confiance. Mais si vous avez leur amitié, c'est pour longtemps. Cela ne les empêche pas de se brouiller et vraiment se fâcher entre eux. Si on gratte un peu l'histoire du village, sous la surface lisse, on découvre des clans, des affrontements, des rancœurs, des colères longtemps contenues.

Tout en échangeant ses souvenirs avec son ami, en marchant le long des rues, Pierre observe les changements, et ils sont nombreux. Au bout de vingt ans, le maire pense faire encore un mandat avant

de laisser la place à un plus jeune, mais le village a toujours suivi les évolutions. Il s'est mis au goût du jour : plus de latrines malodorantes dans le Carrefour, mais un massif de plantes bien entretenu. Les trottoirs sont refaits, élargis. Les vieilles maisons ont été joliment restaurées, un vieux hangar croulant a été abattu. Un artiste céramiste s'est installé ici, ses œuvres sont exposées dans sa petite cour. Pierre prend note d'aller lui rendre visite. Plus loin, des maisons neuves ont surgi dans les anciens grands jardins. Mais les petits coins de nature qui restent sont beaucoup plus luxuriants que dans le souvenir de Pierre. Des arbres ont poussé, la verdure est partout, même sur les trottoirs où on ne chasse plus la moindre « mauvaise herbe ». Au contraire, on fleurit les pieds de murs.

Même le cimetière a changé. Il semble y avoir plus de place. Beaucoup de vieilles tombes ont été enlevées. Mais d'autres, les plus intéressantes sans doute, ont été soigneusement entretenues et restaurées. L'allée principale, enherbée, invite à la promenade. Des petits arbustes poussent timidement, çà et là. Gérard raconte la « guerre » qui a longtemps couru entre les tenants d'un cimetière « propre », sans un brin d'herbe et des allées soigneusement ratisées, et les partisans écologiques d'un lieu « à l'anglaise ». On est tout de même encore loin du cimetière tout engazonné. Gérard, qui a une maison ici, encore de la famille et d'anciens copains, a suivi les histoires du village au fil des années, et le cimetière a toujours alimenté les controverses.

Le Conseil Municipal n'avait-il pas un jour voulu déplacer le Monument aux Morts érigé au milieu de l'allée centrale du cimetière, pour le flanquer face à la mairie sur la place du village ? Le café avait alors été le centre de la protestation, les esprits s'étaient échauffés, une pétition avait été signée : le monument devait rester là où il avait toujours été. Le maire, surpris de cette réaction, avait vite abandonné le projet. Pierre s'amusait toujours de ces querelles de village autour de petits rien, des tempêtes dans un verre d'eau... pour lui, mais sujets existentiels pour les habitants.

Le soir, chez Gérard, près du poêle (on est en octobre et la journée a été belle, mais une bonne flambée réchauffe les âmes autant que les vieux murs), les deux amis sirotent un Quart de Chaume. Entreposé précieusement dans la cave de Gérard et ouvert pour fêter leurs retrouvailles. La journée a été bien fatigante, et les prochaines s'annoncent plus éprouvantes encore. Si Gérard a demandé à Pierre de venir passer quelques jours chez lui en Anjou, ce n'était pas seulement pour la sépulture. C'est aussi pour lui tenir compagnie. Ni sa femme ni ses fils ne pouvant se déplacer il s'est tourné vers son ami de vingt ans. C'est que dans les jours qui viennent, il va falloir prendre des décisions à propos du vieil hôtel-restaurant, il en est propriétaire en partie, le bâtiment lui revient ainsi qu'à son frère. Pendant ce temps, Pierre pourra aller visiter le village à la recherche de ses souvenirs, et peut-être même rédiger un article ou deux. Mais pour le moment, les deux compères savourent leur vin : à la lueur du feu, le liquide ambré semble d'or. Pierre incline son verre pour mieux apprécier les reflets, puis prend une petite gorgée.

– Qu'en penses-tu ?

– Magnifique... on ne peut même plus parler de vin. Rien à voir avec celui qu'on nous a servi ce matin.

– Évidemment, je te garde mes meilleures bouteilles. Celui-ci est particulièrement bien structuré... Et tu sens cette explosion, cet équilibre de sucre ? C'est beau, non ?

– Oui... le regard de Pierre se perd dans le vague...

Il se souvient de son arrivée dans ce village, juste après l'an 2000. Le bug informatique annoncé n'avait pas eu lieu. Pourtant, le petit logiciel vendu pour passer les trois zéros avait fait fureur. À l'époque, il s'était moqué de sa sœur qui s'était précipitée pour en acheter un et l'avait installé sur son ordinateur. On lui avait tellement seriné que le passage à 2-trois zéros allait être un problème qu'elle s'était laissé prendre à la peur collective. Lui, non, et les événements lui avaient donné raison. Le changement de date n'avait pas perturbé le système.

Pour fêter ça, il avait investi dans un superbe ordinateur portable à peine plus léger qu'une machine à coudre – matériel rare et cher à l'époque – ce qui lui permettait d'écrire ses articles n'importe où et les transmettre au journal, si toutefois il trouvait un endroit connecté à Internet, ce qui était loin d'être le cas partout. Il pouvait aussi dicter son article par téléphone. Il y avait encore des cabines dans toutes les villes, et il avait aussi un de ces nouveaux petits engins portables, qui lui permettait de téléphoner partout en France où il avait du réseau. Pour les photos, le journal lui avait payé un appareil numérique, là encore dernier cri, qui prenait des images sur une disquette. On pouvait faire tenir dessus quatre ou cinq images de bonne qualité. Le plus simple était ensuite d'envoyer les disquettes par la poste. La rédaction avait les photos directement, sans passer par le développement. C'était magique. Et révolutionnaire.

Lundi 26 et mardi 27 juin 2000

Cette année-là, Pierre était parti rejoindre ses parents en Bretagne. Sa voiture était tombée en panne sur l'autoroute, et le dépanneur lui avait indiqué ce petit hôtel pas cher, dans le village qu'il habitait lui-même. C'était pratique, il pouvait déposer son client et le ramener au garage dès que la voiture serait réparée. Le journaliste en vacances s'était donc retrouvé sur la terrasse du café, en ce beau jour de juin.

C'était la fin de l'année scolaire, et il regrettait de ne pas être arrivé sur la côte. Fin juin est le moment le plus délicieux pour y être, avant l'afflux des touristes. Son père, au téléphone, lui avait proposé d'aller le chercher à Quimper, s'il pouvait se rendre à la gare la plus proche, qui était celle d'Angers. Mais il n'avait pas voulu déranger ses parents, et il attendait des nouvelles de sa voiture. Pour une nuit ou deux, il serait très bien ici. L'hôtel était délicieusement vieillot et désuet, avec son enseigne rouillée – Aux Trois Marchands.

Les chambres, qui n'accueillaient plus beaucoup de touristes (depuis la construction de l'autoroute, tous traçaient directement vers Nantes), s'alignaient le long du couloir. Elles donnaient toutes sur la place principale, avec l'église juste en face, une jolie petite église romane, exactement comme on s'y attend dans un village d'Anjou. Le papier peint à petites fleurs roses de la chambre se décollait par endroit, la salle de bain collective pour tout l'étage n'avait pas très bonne mine. En fait, Pierre n'était pas dépaysé : cet hôtel avait la même ambiance que la maison familiale de Bretagne.